

À

FRANÇAIS ET RUSSES

073
1846
MOSCOU

ET SÉVASTOPOL

1812-1854

PAR

ALFRED RAMBAUD

Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy



PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts, 5

MÊME MAISON A NANCY, 11, RUE JEAN-LAMOUR

—
1877

Tous droits réservés.

À

P R E F A C E

L'histoire des rapports de la France avec la Russie est presque toujours celle d'une longue hostilité.

Sous Pierre le Grand, la Russie, en attaquant Charles XII, empêche la Suède de nous venir en aide pendant la crise la plus terrible du règne de Louis XIV, la guerre de la succession d'Espagne.

Sous l'impératrice Anna Ivanovna, la Russie prend parti contre notre candidat au trône de Pologne, Stanislas Leszczinski. Au siège de Dantzig, un corps de troupes françaises, commandées par Lamothe-Piquet et menées au combat par le comte de Plélo, est écrasé par des forces russes supérieures. Puis un

corps auxiliaire de douze mille Russes opère sa jonction avec les armées de l'Autriche, et, vers le temps où se terminait la guerre de la succession de Pologne, vient prendre position auprès d'Heidelberg.

Sous Élisabeth, pendant la guerre de la succession d'Autriche, la Russie, après de longues hésitations, se décide en faveur de Marie-Thérèse, et, au moment où nous obtenons notre dernier succès par la prise de Berg-op-Zoom (1748), trente mille Russes s'avancent jusqu'au Rhin comme pour hâter les négociations.

Sous Catherine II, la France et la Russie sont constamment aux prises, par leur diplomatie, sinon par leurs armes, dans les affaires de Suède, de Pologne et de Turquie. C'est alors que ces trois anciens et fidèles alliés du roi très-chrétien sont affaiblis ou anéantis. Choiseul pousse les Turcs à prendre les armes contre la Russie et leur envoie le baron de Tott; nos volontaires, nos aventuriers, les Viomesnil, les Taulès, les Dumouriez, les Choisy, vont combattre parmi les confédé-

rés polonais. Plus tard, Catherine encourage contre la France révolutionnaire la première coalition des puissances européennes, mais elle se garde bien d'y engager un seul bataillon.

Sous Paul I^{er}, les armées russes guerroyent contre nous dans les îles Ioniennes, en Italie, en Hollande : Souvarof, vainqueur à Cassano, à la Trebbia, à Novi, chasse du Milanais et du Piémont les troupes républicaines ; dans la sanglante bataille de Zurich et dans les combats du Pont-du-Diable, du Muthenthal et du Kleinthal, les hommes du Don et du Volga disputent avec acharnement aux vieilles bandes de Lecourbe et de Masséna les montagnes de l'Helvétie.

Sous Alexandre I^{er}, la Russie prend part à trois grandes coalitions contre la France : l'acharnement semble grandir à chaque nouvelle rencontre, d'Austerlitz à Eylau et Friedland, de Borodino à Leipzig. Les Français pénètrent jusqu'à Moscou ; les Russes entrent deux fois à Paris. En définitive, c'est contre la Russie que se brise la fortune de la France impériale.

Sous Nicolas I^{er}, la mésintelligence persistante des gouvernements aboutit à la guerre de Crimée.

Et cependant, malgré deux cents ans d'hostilité, on ne peut pas dire que la France et la Russie soient des ennemis naturels.

Au XVIII^e siècle, leur longue rivalité s'explique par une position particulière des questions d'équilibre européen, qui aujourd'hui a cessé d'exister.

Alors la Russie ne pouvait atteindre son complet développement qu'en s'attaquant à la Suède, à la Pologne et à la Turquie; or, dans la lutte que la France soutenait depuis le XVI^e siècle contre la maison d'Autriche et contre l'Allemagne alors dominée par l'Autriche, la Suède, la Pologne et la Turquie étaient nos alliés naturels; c'était grâce aux diversions des Suédois sous Gustave-Adolphe ou Charles XI, des Ottomans sous Soliman le Magnifique ou Mahomet IV, que nous pouvions soutenir l'effort du colosse allemand. Dans la balance des forces, les trois nations de l'Europe orientale étaient notre appoint